



Lola Arias
Los días afuera



Lola Arias
Los días afuera



Lola Arias
Los días afuera

Festival d'Automne

Édition 2024

Théâtre de la Ville – Sarah-Bernhardt
Maison des Arts de Créteil

Lola Arias Los días afuera

Théâtre
de la
Ville
PARIS

mac maison
des
arts
créteil

Avant d’écrire et de mettre en scène votre dernier spectacle, vous avez tourné un film intitulé *Reas* (*Prisonnières*, 2024) avec des femmes détenues dans la prison d’Ezeiza, dans la banlieue de Buenos Aires. Comment ce projet est-il né ?

Lola Arias : Tout a commencé par une projection dans la pri-son d’Ezeiza de mon film *Teatro de guerra* (*Théâtre de guerre*, 2018), tourné au moment où je mettais en scène la pièce *Campo minado* (*Champ de mines*, 2016), avec des vétérans de la guerre des Malouines. À l’issue de la projection, nous avons longuement discuté avec les détenues. Ces échanges à la fois passionnants et émouvants m’ont conduit à revenir un an plus tard, en février 2019, pour animer un atelier de théâtre dans cette même prison. De là a surgi l’idée d’un film qui serait la reconstitution de leurs histoires en détention, sous une forme mêlant le documentaire et la comédie musicale.

Comment cinéma et théâtre s’articulent-ils ?

LA : Dans le film, je me suis beaucoup focalisée sur la vie carcérale : la privation de liberté, les relations à l’intérieur de la prison. Alors que la pièce est centrée sur la vie d’après, le retour à la maison. Retour dans la famille, qui a parfois été démantelée à cause du séjour en prison. Retour au travail, pas évident quand tu as un casier judiciaire. Et retour à une société à laquelle il est difficile de se réadapter. L’une des filles m’a raconté, par exemple, qu’à la sortie, on lui a demandé un QR code : elle n’avait pas la moindre idée de ce dont il s’agissait. C’est à ces problèmes concrets de réinsertion que je me suis intéressée dans la pièce.

Dans ce spectacle comme dans d’autres, vous ne travaillez pas avec des comédiens professionnels. Comment procédez-vous ?

LA : Cela fait vingt ans que je travaille avec des personnes qui ne sont pas comédiens professionnels. Au fil des ans, c’est devenu une sorte de méthode sans méthodologie. J’entraîne les gens à jouer, au moyen d’exercices variés sur l’attention, le corps, la voix... Dans d’autres spectacles, nous avons pu travailler à partir d’archives – lettres, photos, enregistrements... – mais là, ce n’est pas le cas : ces vies sont tellement précaires que tout se perd, tout est provisoire. Il reste quelques traces, des photos sur un téléphone, un profil Facebook, mais cela ne va guère plus loin. En fait, l’essentiel du travail porte sur ce que la personne est vraiment. Dans une formation d’acteur, on t’apprend à devenir un autre, de nombreux autres. Là, c’est tout le contraire : personne ne doit jouer un rôle. Ce sont des performers qui doivent devenir des acteurs d’eux-mêmes.

Pourquoi une comédie musicale ?

LA : Derrière les barreaux, on écoute de la musique, on chante et on danse. Je pense à Noelia, une fille trans, danseuse de *voguing*, qui a trouvé dans la danse une forme d’émancipation. Et puis deux des personnages du film, qui sont aussi dans le spectacle, avaient monté en prison un groupe de rock. Elles avaient transformé leur cellule en studio de répétition. C’est une image qui m’a beaucoup inspirée : la musique comme forme de résistance, la transformation d’un lieu d’enfermement en lieu

de création.

Comment s’est déroulé le processus d’écriture ?

LA : J’écris au fur et à mesure des répétitions. L’écriture proprement dite est une activité solitaire : j’ai besoin de concentration, d’être seule pour repenser aux improvisations, aux paroles prononcées. Mais c’est aussi un processus très collaboratif, parce que les interprètes mettent le texte à l’épreuve, reviennent sur ce qui a été dit, alors je réécris, je modifie au fil des répétitions. Dans une écriture de fiction, c’est moi qui ai le dernier mot. Ici, le texte, même s’il est très écrit, est le fruit de négociations.

Diriez-vous que cette « négociation » vous oblige à sortir de votre zone de confort ?

LA : Oui, tout à fait. Je viens de la littérature, et d’abord de la poésie. Des fictions, j’en ai écrit, j’en écris encore, mais ce n’est plus du théâtre. Quand j’ai commencé à écrire des pièces documentaires, j’ai senti que mon écriture partait dans des directions très éloignées de ma zone de confort, de ma sensibilité première. Mais ces textes n’en sont pas moins écrits. Souvent les pièces documentaires créent une illusion de spontanéité, ce qui est complètement faux. Certains spectateurs, à la sortie, s’extasiaient sur les improvisations des interprètes. Mais ils et elles n’improvisent pas ! Il y a par exemple une scène, dans *Campo minado*, où l’un des comédiens évoque la mort de son ami ; il y a cent cinquante heures d’entretiens en amont, mais la scène dure deux minutes à peine. Pour y parvenir, il a fallu tout un travail d’écriture qui n’est pas toujours reconnu comme tel.

Depuis quelque temps maintenant, vous explorez dans vos créations ce territoire situé à la lisière de l’art et de la vie réelle. Avez-vous l’impression de franchir un pas supplémentaire avec ce nouveau spectacle ?

LA : Ce projet exige un niveau très élevé d’engagement et de responsabilité, parce que nous travaillons avec des personnes vulnérables, des personnes confrontées à des problèmes de drogue, à de graves soucis familiaux, et qui peuvent à tout moment retourner en prison. L’art fonctionne seulement si le reste fonctionne, si ces personnes vont bien, si elles ont de quoi subvenir aux besoins de leur famille, si elles peuvent se rendre à toutes les répétitions. C’est une grosse prise de risques. D’autant plus maintenant que nous vivons dans un pays gouverné par un fasciste, qui veut fermer toutes les institutions culturelles et supprimer les subventions. Pour mener à bien ce projet, il faut pouvoir voyager avec les six protagonistes de la pièce, sortir d’Argentine, traverser l’océan, passer les frontières malgré leur casier judiciaire...

Mais ce risque, vous avez envie de le prendre...

LA : Si je ne croyais pas autant à ce que je fais, je renoncerais. Sauf que je n’ai aucune envie de me retrouver dans une salle de répétition avec des acteurs professionnels, qui ont leur propre agenda, leurs propres exigences, tout ça pour mettre en scène un texte qui a déjà été monté des centaines de fois. Ça ne m’intéresse pas, ça ne me stimule

pas. Et puis ce spectacle, je le leur dois. Yoseli, l’une des protagonistes, a dans le dos un tatouage qui représente la Tour Eiffel. Avec écrit au-dessous : « No te rindas nunca » (Ne t’avoue jamais vaincue). Quand elle a été arrêtée à l’aéroport avec deux kilos de cocaïne, au lieu d’aller pour la première fois en Europe, elle a passé quatre ans et demi en prison. Mais son rêve de connaître Paris est resté intact. Au départ, je ne pensais pas faire de pièce, après le film. Mais je n’ai cessé de penser à ce rêve de partir, de voyager, de connaître d’autres mondes, d’autres réalités, et je me suis dit qu’il y avait là quelque chose que je leur devais, pour tout ce qu’elles m’avaient donné.

Propos recueillis et traduits par Christilla Vasserot, mars 2024

Lola Arias (Buenos Aires, Berlin)

Artiste argentine installée à Berlin, Lola Arias est metteure en scène de théâtre et cinéma, réalisatrice et autrice. Ses productions brouillent les frontières entre la réalité et la fiction et rassemble des personnes d’horizons différents (vétérans de guerre, réfugiés, travailleurs du sexe...) dans des projets de théâtre, de cinéma, de littérature, de musique et d’art visuel. Depuis 2007, elle développe un théâtre documentaire avec des œuvres comme *My Life After* (2009), *That Enemy Within* (2010), *Melancholy and Demonstrations* (2012) qui porte sur la dépression traversée par sa mère, *Minefield* (2016) qui réunit des vétérans britanniques et argentins ou encore *Happy Nights* (2023) mettant en scène des danseurs et travailleurs du sexe. En 2018, son premier long-métrage *Theatre of War* a été sélectionné pour le 68^e Forum du Festival du Film de la Berlinale et a reçu plusieurs prix, tandis que son deuxième film, *Reas* (2024), a été présenté en avant-première lors de la 74^e édition de ce même festival. En 2024, elle se voit aussi décerner le Ibsen Price pour l’ensemble de son parcours et présente sa nouvelle création *Los días afuera* dans toute l’Europe.

Los días afuera	Durée : 1h45 En espagnol, surtitré en français et en anglais
Théâtre de la Ville – Sarah-Bernhardt	3 – 5 octobre theatredelaville-paris.com 01 42 74 22 77
Maison des Arts de Créteil	6 – 7 novembre maccreteil.com 01 45 13 19 19

Conception, texte et mise en scène Lola Arias. Avec Yoseli Arias, Ignacio Rodriguez, Estefania Hardcastle, Noelia Perez, Paulita Asturayme, Carla Canteros. Musicienne au plateau Inés Copertino. Dramaturgie Bibiana Mendes. Traduction et collaboration artistique Alan Pauls. Scénographie Mariana Tirantte. Chorégraphies Andrea Servera. Musiques Ulises Conti, Inés Copertino. Création et régie lumières, régie générale David Seldes. Création et régie vidéo Martín Borini. Régie son Ernesto Fara. Costumes Andy Piffer. Montage de la production et des tournées Emmanuelle Ossena & Lison Bellanger | EPOC productions. Administration de tournée Lucila Piffer. Production, administration Lola Arias Company Mara Martinez. Production, administration en Argentine Luz Algranti & Sofia Medici. Production technique Ezequiel Paredes. Assistant à la mise en scène Pablo Arias Garcia. Assistants à la mise en scène en Argentine Julián Castro, Florencia Galano. Assistant de production Juan Manuel Zuluaga Bolivar. Assistant à la scénographie Lara Stilstein. Assistant à la régie générale Facundo David. Casting Talata Rodriguez (GEMA Films). Conseil juridique Felix Helou. Travail social Soledad Ballesteros, Matias Coria. Construction du décor Théâtre National Wallonie Bruxelles.

Production Lola Arias company
Production associée Gema Films
Coproduction Complejo Teatral de Buenos Aires ; Festival d’Avignon ; Festival d’Automne à Paris ; Théâtre de la Ville-Paris ; Théâtre National Wallonie-Bruxelles ; Festspielhaus St-Pölten ; Kaserne Basel ; Comédie de Genève ; Maxim Gorki Theater (Berlin) ; Nationaltheatret (Oslo) ; Scène nationale du Sud-Aquitain ; Le Parvis – Scène nationale Tarbes-Pyrénées ; La rose des vents – Scène nationale Lille Métropole Villeneuve-d’Ascq ; NEXT Festival ; TNS – Théâtre national de Strasbourg ; International Sommerfestival-Kampnagel (Hambourg) ; TnBA – Théâtre national de Bordeaux en Aquitaine ; Zürcher Theater Spektakel ; Künstlerhaus Mousonturm (Francfort) ; Brighton Festival
Avec le soutien du Fond Culturel Franco-Allemand

Le Théâtre de la Ville-Paris et le Festival d’Automne à Paris sont coproducteurs de ce spectacle et le présentent en coréalisation.

Les partenaires médias du Festival d’Automne



Festival d’ Automne
festival-automne.com 01 53 45 17 17

Identité visuelle : Spassky Fischer. Crédits photo : Eugenia Kais ; Carlos Furman

Ne démarrez pas la journée à jeun.



LES MATINS

7H – 9H
DU LUNDI
AU VENDREDI

Guillaume
Erner et
la rédaction

© Radio France/Ch. Abramowitz

Disponible sur franceculture.fr
et l'application Radio France.



L'esprit
d'ouver-
ture

Retrouvez sur le site internet du Festival d’Automne : entretiens, teasers, podcasts et articles de presse sur le spectacle, dans les rubriques Archives, Ressources et Dans la presse.